

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Marcel MICHELET

Traces : en marge de deux
centenaires

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1954, tome 52, p. 42-46

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

TRACES

En cette année 1954 on célébrera le centenaire de la mort de Lamennais. Centenaire voilé de mélancolie qui rappelle, non seulement pour les catholiques, mais pour tous ceux qui vibrent à la destinée humaine, un grand espoir déçu.

« Au moment où, retiré à la Chesnaye, il a groupé autour de lui des disciples de choix, Lamennais est vraiment *le maître de sa génération* : même des poètes à l'âme païenne comme Maurice de Guérin, même des sceptiques comme Sainte-Beuve, même des révoltés comme Michelet ont foi en lui et attendent de lui ils ne savent quoi. » (Calvet.)

Ils attendaient, je pense, la pacifique et laborieuse approche d'un idéal confusément promis dans *l'Essai sur l'indifférence*, la patiente mise en œuvre des thèses de *L'Avenir* : le réveil d'une foi vivante dont le monde a la nostalgie, la rupture de ces *chaînes d'or* qui asservissent l'Eglise sous la monarchie de Juillet, l'organisation d'une démocratie chrétienne dont le pape serait l'arbitre. On sait ce qui arriva.

Le pape Grégoire XVI, ayant ses raisons de craindre ce qu'on appelait « l'hydre révolutionnaire », ne pouvait approuver sur le champ une école qui, au nom de la liberté chrétienne, semblait inciter les peuples à se révolter contre leurs souverains. Sans encourager ni condamner *l'Avenir*, il laissait à ses rédacteurs la liberté d'action.

Lacordaire et Montalembert tirèrent la conclusion qui s'imposait ; l'impatience de Lamennais compromit tout. Il attendit six mois à Rome et, au lieu de la recommandation désirée, n'obtint que la publication de l'Encyclique *Mirari vos*, qui soulignait les exagérations et les inopportunités de *l'Avenir*.

Lamennais allait prendre le document pontifical pour ce qu'il était, un avertissement paternel ; il se disposait à obéir

lorsque, de retour en France, les attaques et les calomnies dont continuaient à l'accabler les catholiques gallicans et légitimistes remplissent son âme d'amertume et l'éloignent de la foi. Ces circonstances ne l'excusent pas, sans doute, mais invitent à l'indulgence et partagent les responsabilités. Souvent le zèle hypocrite des bien-pensants croit rendre gloire à Dieu en éteignant la mèche qui fume encore. « Il est au plus bas, venez, dépêchez-vous, dévorons-le ! »

Et nous voyons en effet mourir cette flamme, qui avait brillé d'un vif éclat. Les *Paroles d'un croyant* ne jettent que des lueurs prestigieuses et blafardes, que les promesses utopiques d'une gloire et d'une paix universelles, d'une réconciliation dont l'amour s'alimenterait dans la haine des pouvoirs établis.

Les amis de Lamennais ne tardent pas à voir quelle proie le maître vient d'abandonner, et pour quelle ombre ; ils restent néanmoins désespérés et nous ne pouvons lire sans un serrement de cœur ces deux témoignages de Sainte-Beuve, si rapprochés dans le temps, si différents par le ton, qui résumement les espoirs et la déception d'une génération d'intellectuels.

« ... Ce que vous m'avez lu et ce que j'ai senti en vous pratiquant a bien réveillé en moi tout ce que le christianisme avait pu autrefois m'inspirer de sentiments tendres et de respects soumis. C'est *bien là la vraie et unique religion* et, c'est là l'important et aussi le difficile, *il resterait à en faire la règle de sa vie*, l'arbitre souverain de ses habitudes et de ses penchants... » Comme le dit Victor Giraud, jamais Sainte-Beuve n'a été plus près du catholicisme que dans les deux ou trois années qui ont suivi les journées de Juillet. Après la condamnation de *L'Avenir*, il suit avec une sollicitude angoissée le combat qui se livre dans l'âme du prêtre, il espère que, s'enfermant dans le silence, Lamennais réfléchira et sortira victorieux par l'obéissance. Chargé de publier les *Paroles d'un croyant*, il en supprime de lui-même deux lignes trop peu respectueuses pour le Saint-Siège et, dans un article élogieux, il essaie d'en atténuer l'effet. Mais Lamennais publie les *Affaires de Rome*, qui consomment la rupture. Alors Sainte-Beuve lui exprime, non sans amertume, sa déception :

« Rien n'est pire, sachez-le, que de *provoquer à la foi* les âmes et les laisser là, à l'improviste, en délogeant. Rien ne

les jette autant dans le scepticisme qui vous est encore si en horreur, quoique vous n'avez plus que du vague à y opposer. *Combien j'ai su d'âmes espérantes que vous teniez* et portiez avec vous dans votre besace de pèlerin et qui, le sac jeté à terre, sont *demeurées gisantes le long des fossés !* L'opinion et le bruit flatteur et de nouvelles âmes plus fraîches, comme il s'en prend toujours au génie, font beaucoup oublier sans doute et consolent. Mais je vous dénonce cet oubli, *dût mon cri paraître une plainte.* »

Paroles vraiment un peu dures, mais qui ont le mérite de s'adresser directement au lieu de miner par dessous. Et que l'amitié excusait. Et qui étaient une chaleureuse invitation plus qu'un reproche. Lamennais ne les entendit pas. Ce bel arbre déraciné ne reprendra plus jamais la sève catholique et mourra ainsi au milieu de la forêt romantique en deuil.

On ne se connaît pas bien soi-même ; plus d'une fois Lamennais avait reconnu que l'impatience nous perd et qu'un trop grand désir de réformes sociales peut les retarder ou les compromettre. Il est des moments où seule une humble obéissance peut sauver ce qui était perdu. C'est là que se réfugièrent, le cœur endolori mais l'âme paisible, les meilleurs amis et disciples de Lamennais : Montalembert, Lacordaire, Frédéric Ozanam. Le premier combattit avec succès pour la liberté d'enseignement, le second réforma la prédication et restaura l'ordre dominicain en France, le troisième, tout jeune encore, trouva le meilleur chemin des cœurs, la charité et le service des pauvres : il fonda les Conférences de S. Vincent de Paul. Comment de cette semence d'abord enfouie sous la terre sortit une riche moisson, comment, au contraire, celle de Lamennais sécha en son terrain rocailleux, c'est ce que raconte d'une manière simple et claire, à l'usage de tous, le livre *Ozanam et ses contemporains*, d'Ambrosio Romero Carranza (Editions Françaises d'Amsterdam).

Ozanam était mort quelques mois avant Lamennais, ayant déjà vu blanchir ses blés. « Sûrement qu'au Paradis il y a plusieurs Conférences, car plus de mille des nôtres ont déjà

pris le chemin qui conduit à une vie meilleure. » Mais il se gardait de tout orgueil et mettait en garde ses confrères : « Le gazon des champs se propage rapidement, il ne cesse pourtant pas d'être petit et parce qu'il couvre beaucoup de terre il ne dit pas : je suis le chêne ».



Le centenaire d'Ozanam passa sans beaucoup de bruit, comme un rayon de soleil sur les prés que chaque printemps renouvelle.

Celui de Lamennais s'annonce... On vantera la chaleur prophétique de son style, la mélancolique fierté de son âme solitaire. Pas oublié, certes, mais aimé ? Il fait terriblement froid sous la terre, malgré les fleurs et les couronnes qui ornent le tombeau. Mais Lamennais ne finit pas en triomphe, sa vie fut un pèlerinage de solitude en solitude. Il ne voyait plus, autour de lui, aucune de ces âmes dont sa voix enflammée avait allumé l'espoir. Sainte-Beuve, George Sand, Lamartine, Victor Hugo ; même des musiciens comme Liszt : chacun est allé de son côté, chacun vers ses images fuyantes et ses songes. Ayant quitté la seule révélation, chacun devient son propre mage, le berger de ses nuages évanescents.

Cependant, en cette année du centenaire, nous n'allons pas

oublier que Lamennais nous a donné une traduction de *l'Imitation de Jésus-Christ*. Là est son sillage lumineux. Ne mettons pas à son égard l'hypocrisie d'un rigoriste qui proclamait, en parlant des poètes maudits : « Il faut écumer ce qu'il y a de bon dans leurs œuvres et jeter le reste, hommes et livres, au fumier ! » Lamennais est certainement, comme nous tous et plus encore, une de ces âmes pour qui sainte Thérèse priait ainsi : « Souvenez-vous, Seigneur, que nous ne nous connaissons pas bien nous-mêmes et que souvent, nous nous éloignons infiniment de ce que nous désirons. » Comme tout est présent à Dieu, nos prières pour les morts lui sont aussi présentes — et plutôt que de les juger, pratiquons à leur égard la charité sans laquelle nous ne serions, à notre tour, que trompettes sonores et cymbales retentissantes.

Marcel MICHELET